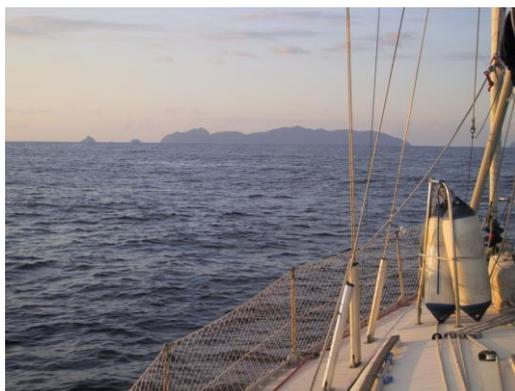


TAHAR et moi



J'ai rencontré Tahar après une longue et pénible navigation. J'avais lutté toute la nuit dans la tempête. Le vent avait soufflé avec rage, enflant la mer en hautes vagues qu'il m'avait fallu négocier une à une. « Procyon » s'enfonçait dans la lame. J'avais l'impression qu'il allait disparaître, englouti par une montagne d'écume. Et puis, sous la difficile sollicitation de la barre, il se redressait et faisait claquer ses voiles dans le vent en signe de victoire. J'aimais naviguer, guidé par mon étoile en ces nuits de pleine lune où ciel et mer se confondent, étincelant tous deux de mille feux, ces

nuits où l'esprit s'évade et se fond dans l'immensité. Mais, cette nuit là, le plaisir s'est mué en une sourde angoisse. Il m'a fallu, sans relâche, guetter chaque vague, scruter l'horizon, épier le moindre signe alarmant.



Mes yeux se fermaient de fatigue en pénétrant, au petit matin, dans le port de Tabarka. J'étais épuisé mais j'avais enfin atteint ma première étape. C'est alors que je l'aperçus, mince silhouette sur le quai. Son regard semblait fixé sur « Procyon », comme s'il savait qu'il allait apparaître au détour de la jetée. Je lui lançais une aussière qu'il attachait promptement à un anneau, puis une seconde qui se retrouva elle aussi tout aussi habilement nouée. Son regard brillant croisa le mien. Que ses yeux étaient noirs et profonds, noirs comme ses cheveux frisés !

- Salam ! Je t'attendais ! me dit-il.

Je dus avoir l'air très surpris. Avant même d'avoir pu formuler une question, il ajouta :

- Je savais que tu allais venir et que tu avais besoin de moi.

- Avec un temps pareil, répliquai-je, personne ne se risque hors des maisons.

- Vois-tu, au moins une fois par jour, je monte sur la falaise où se dresse le fort génois et, là, je reste des heures à contempler la mer. Je rêve de voyages lointains, de pays inconnus. Cette nuit, ne pouvant pas dormir, malgré le mauvais temps, je suis monté tout là haut. C'est un spectacle grandiose que de voir, au lever du soleil, ces hautes vagues se déchaîner sous les hurlements du vent. Et, au loin, je t'ai aperçu, frêle esquif chahuté par les flots. Les vagues étaient si hautes qu'elles te cachaient pendant de longues minutes. Alors je priais Allah pour qu'il te protège et te porte sain et sauf jusqu'ici.



J'étais ému par tant de sollicitude. C'est si bon après de longues heures de solitude de se sentir accueilli avec autant de chaleur. Je regardais ce jeune homme. Il pouvait avoir une vingtaine d'années. Son regard sombre et grave laissait deviner une jeunesse étincelante de vie. Je lui demandais :

- Comment t'appelles-tu ?

- Je m'appelle Tahar. Je te souhaite la bienvenue dans mon pays.

- Merci Tahar de ton accueil, moi je m'appelle Pierre et je viens de France. Laisse moi prendre un peu de repos et puis viens à bord, nous parlerons plus longuement.

C'est ainsi que Tahar vint régulièrement bavarder avec moi. Je lui parlais des pays où j'avais déjà ancré « Procyon ». Il ouvrait tout grand ses yeux lorsque je déployais mes cartes de navigation en y traçant ma route. Tahar me racontait alors son enfance dans un petit village, Aïn Draham, perché au dessus des forêts de chêne liège et d'eucalyptus, dans les montagnes qui dominant Tabarka.



Il s'échappait souvent pour regarder l'eau couler dans l'oued et inventer des histoires de voyages pour les petits bâtons qu'il faisait flotter en guise de bateau. Mais il fallait qu'il garde les moutons d'un vieux berger, au bord de la route.



Lorsque ses parents attelaient l'âne à « l'araba », vétuste charrette chargée de volaille et de légumes destinés au marché de Tabarka, il se joignait à eux, non pour retrouver

l'atmosphère animée de la ville, mais pour s'échapper vers le port et parler aux pêcheurs. Un jour, il avait appris qu'ils avaient besoin d'un gardien pour le port de plaisance. Il avait, sans regrets, quitté ses collines pour venir loger chez un parent qui habitait près du port. Ainsi il serait tout près des voiliers.

Il était toujours à l'écoute de mes problèmes techniques. Ses connaissances en matière de bateau me surprenaient mais il était avide d'en savoir toujours plus.

Nous avons aussi convenu d'une sorte de jeu. Je lui faisais goûter un plat de mon pays, il m'apportait une spécialité tunisienne. Étranges repas commencés par une « Chorba », sorte de soupe, ou une « salade méchouia » suivie d'un cassoulet - sans porc pour respecter sa religion - ou d'un bœuf Mironton. Je me régalais des bricks à l'œuf et au thon, du couscous à l'agneau. Il adorait la manière dont je préparais les rougets, avec une pointe d'anis. Et, lorsque arrivait le moment du dessert, c'est par pure gourmandise que je mangeais les « Baklawas », les « makrouds » ou les « zlabias ». J'avais pris goût au thé à la menthe qui avait naturellement remplacé le vin. Parfois, d'autres jeunes tunisiens se joignaient à nous et les conversations étaient animées. « C'est comment la France ? Qu'y font les jeunes ? ». Mais, si leur présence s'éternisait, je voyais le regard de Tahar s'assombrir.

- Parle-moi encore de la mer, des ports où tu t'es arrêté, des gens que tu as rencontrés.

Et ainsi les jours passèrent, ponctués par les appels à la prière du « Muezzin », en haut du minaret de la mosquée. Aidé de Tahar, j'avais pu réparer les éléments du bateau qui avaient souffert pendant la tempête.



Il me fallait tout de même songer à poursuivre ma route vers l'Italie. Un ami armateur m'y attendait. Le jour de mon départ, Tahar se tenait sur le quai semblable au Tahar qui m'avait accueilli, mais encore plus grave. Je lui promis de revenir et, en signe de notre amitié, je lui fis cadeau d'un vieux compas de bois et de bronze que j'avais acheté chez un

antiquaire de Saint Malo et d'un livre relatant les traversées d'Alain Gerbault qui m'avait donné l'envie de naviguer. Je savais qu'il serait en de bonnes mains.



Il était très ému et triste à la pensée que son rêve allait s'achever. Son visage ne s'éclaira que lorsque je lui proposais de parler de lui à l'ami que j'allais rejoindre. Lorsque nous échangeâmes une dernière poignée de main, il me tendit une splendide branche de corail :

- C'est pour te protéger et te rappeler Tabarka et notre amitié.

Martine de Logos

Vous aimeriez peut-être savoir si j'ai pu tenir parole et aider Tahar à réaliser son rêve ? Hé bien oui ! Il est devenu le

*skipper d'un splendide caïque qui parcourt la Méditerranée.
Et, à chaque fois qu'il le peut, il transmet sa passion aux
jeunes qui embarquent sur son bateau, « La Galite ».*

